

Comprendre la décadence

écrit par Paul Sernine | 27 juin 2024

Après avoir publié de nouvelles traductions de Max Scheller (*L'homme du ressentiment*) et de **G.K. Chesterton** (*Orthodoxie*), ainsi que la première version française de *L'État servile* d'**Hilaire Belloc**, les éditions Carmin poursuivent leur œuvre de salubrité intellectuelle en éditant deux œuvres de Théodore Darymple. Quel est l'intérêt de cet auteur britannique inconnu du public francophone ?

Depuis bien longtemps j'apprécie et goûte presque quotidiennement à la prose de Bossuet, l'intraitable et pourtant irénique évêque de Meaux. Je garde précieusement dans ma sabretache un petit volume de l'auteur du Grand Siècle, que ce soient les *Oraisons funèbres*, les *Discours sur l'histoire universelle*, les *Elévations* ou encore *l'Histoire des variations des églises protestantes*. Dans les transports publics, lors de pauses ou en compagnie de raseurs, je sors mon « Bossuet ». Il y a quelques semaines je suis tombé sur une phrase toujours mal citée et souvent tronquée du grand évêque : « Mais Dieu se rit des prières qu'on lui fait pour détourner les malheurs publics, quand on ne s'oppose pas à ce qui se fait pour les attirer. Que dis-je ? Quand on l'approuve et qu'on y souscrit, quoique ce soit avec répugnance ». Ce constat clair et sans appel n'a pas pris une ride et vaut pour nous aujourd'hui. Force est de constater que peu d'auteurs vont au-delà de la déploration de ce qui ne va pas. Les deux livres de Théodore Darymple : *Life at the Bottom* (*Zone et châtiment*) et *Our Culture, What's left of it* (*Culture du vide*), que viennent de traduire et de publier les éditions Carmin, nous ouvrent un chemin sans concession ni prise de tête afin de comprendre les causes de la décadence de notre société.

Theodore Darlymple, de son vrai nom Anthony Malcolm Daniels est un auteur, psychiatre et critique culturel britannique. Loin de se contenter de théories et de vaticinations convenues, il nous propose des analyses profondément influencées par son expérience de médecin et de psychiatre dans les quartiers les plus défavorisés et les prisons anglaises. Il ne s'agit pas de résumer les ouvrages qui viennent de paraître en français, mais plutôt d'explorer les idées centrales de la pensée de Darymple.



Darlymple propose des analyses influencées par son expérience de médecin et de psychiatre dans les quartiers les plus défavorisés et les prisons anglaises

Littérature et philosophie

Bien que les écrits de Darymple fassent référence à ses riches expériences professionnelles, il s'appuie fréquemment sur des œuvres littéraires pour illustrer ses points de vue et fournir des perspectives plus approfondies tant sur la société que sur

la nature humaine. Des auteurs tels que Fiodor Dostoïevski, Georges Orwell et Joseph Conrad comptent parmi ses influences clefs, offrant ainsi des perspectives sur la complexité de la condition humaine ainsi que les dilemmes auxquels sont confrontés les personnes et les sociétés.

L'utilisation de la littérature par Darymple n'est pas décorative mais elle sert à souligner ses arguments et à fournir un contexte plus riche à ses critiques. Par exemple, il fait souvent référence à Dostoïevski sur les questions existentielles, ceci afin de souligner l'importance de la clarté morale et les dangers du nihilisme. De même, la critique d'Orwell sur le totalitarisme et la manipulation de la vérité font échos aux préoccupations de Dalrymple concernant l'érosion des normes et l'impact du relativisme. Selon Darymple, « la littérature nous offre un miroir de la condition humaine, nous aidant à comprendre les profondeurs de l'âme et les enjeux moraux de nos actions ». (*La Culture du vide* – 2005)

Philosophiquement, Darymple s'inscrit dans la tradition conservatrice anglaise qui valorise la responsabilité individuelle, l'ordre social et la préservation de l'héritage culturel. Il est influencé par des penseurs tels qu'Edmund Burke, qui a mis en avant l'importance de la tradition et les dangers du changement radical. Darlymple partage le scepticisme de Burke à l'égard des grands projets utopiques et les réformes radicales, soulignant plutôt la nécessité de maintenir les structures sociales qui ont prouvé leur efficacité au fil du temps : « Les leçons du passé, incarnées par nos traditions, sont les guides indispensables pour affronter les défis du présent et du futur » (*Spoilt Rotten : The Toxic Cult of Sentimentality* – 2010)

Les malheurs de l'État-providence

La critique de l'État-providence est un thème récurrent de la pensée de Dalrymple. Bien que l'État-providence soit conçu pour aider les nécessiteux, il crée souvent une culture de dépendance qui prive les individus de leur sens des responsabilités et de l'initiative personnelle. Dans *Zone et châtiment*, Dalrymple illustre comment le système de protection sociale peut piéger les personnes dans un cycle de pauvreté et de désespoir, favorisant ainsi un microcosme où la dépendance à l'aide de l'État devient une façon de vivre.

Pour Dalrymple, l'État-providence encourage malgré lui une mentalité de droit plutôt qu'une mentalité de responsabilité. Il n'hésite pas à raconter de nombreuses anecdotes tirées de sa pratique médicale, décrivant des patients habitués à vivre des prestations sociales et perdant toute motivation pour améliorer leur situation. Cette dépendance éroderait la dignité et le respect de soi, conduisant à un sentiment d'apathie et de résignation inconscient.

De plus, Dalrymple soutient que l'État-providence affaiblit les liens communautaires et familiaux. En effet, traditionnellement, les familles et les communautés locales fournissaient un soutien à leurs membres, développant un sens des obligations mutuelles et de l'interdépendance. L'État-providence remplace les réseaux traditionnels, conduisant à une atomisation sociale et à une diminution de la cohésion communautaire et sociale.

Le relativisme comme nouvelle valeur

Un aspect significatif de la pensée de Dalrymple réside dans la critique sans concession de la décadence culturelle et morale de la société contemporaine. Il observe que l'érosion

des valeurs traditionnelles telles que la discipline, le respect de l'autorité et la responsabilité personnelle a conduit à un malaise sociale généralisé. Dans *La Culture du vide*, Dalrymple déplore la montée du relativisme, qu'il considère comme une excuse et même une incitation aux comportements destructeurs.

Dalrymple soutient que l'abandon des normes mène à une société où tout est permis, ce qui entraîne une perte d'ordre et de cohésion sociale. Il critique les élites intellectuelles et culturelles autoproclamées, qu'il appelle les « mandarins », pour avoir promu le relativisme et sapé le tissu moral de la société. Ces pseudo-élites justifient trop souvent les comportements et les attitudes nuisibles sous prétexte de tolérance et de compréhension, affaiblissant ainsi les normes sociales qui maintiennent l'ordre et la civilité.

Les conséquences ne se font pas attendre et sont évidentes selon Dalrymple. L'auteur note une augmentation de l'incivilité, du manque de respect ainsi que de l'agressivité pure et simple dans la vie publique. Il attribue cela à l'affaiblissement de l'éducation et à l'absence de règles éthiques claires. À son avis, lorsque la société échoue à inculquer le sens du bien et du mal à ses membres, elle prépare le chemin à une augmentation des comportements antisociaux.

Dalrymple relève que cette décadence morale est souvent la plus visible dans les environnements défavorisés où il a travaillé. Pour lui, les attitudes permissives et l'absence de ligne éthique explicite contribuent à perpétuer les problèmes sociaux (toxicomanie, désintégration familiale, violence, etc.).

L'échec de la famille et de l'éducation

Dalrymple accorde une grande importance à la famille en tant que pilier de la stabilité sociale. Il critique les politiques et les « questions sociétales » qui sapent la structure familiale traditionnelle. Dans un grand nombre de ses écrits, il souligne les effets néfastes de la désintégration de la cellule familiale, en particulier la montée des foyers monoparentaux, qu'il associe à divers maux sociaux, y compris la délinquance juvénile et l'échec scolaire.

N'en déplaise aux bien-pensants, Dalrymple croit que les enfants élevés dans des familles stables à deux parents sont plus susceptibles de développer les valeurs nécessaires à une vie réussie. Il soutient que la famille traditionnelle offre un environnement propice à l'apprentissage du respect, de la responsabilité et de la maîtrise de soi. Au contraire, la désintégration de la famille conduit souvent à des environnements où les enfants manquent de références et de soutien approprié : « La désintégration de la famille est à la racine de nombreux problèmes sociaux, privant les enfants d'un cadre stable et discipliné » (*Spoilt Rotten : The Toxic Cult of Sentimentality* – 2010)

En parallèle à la famille, l'éducation est un autre domaine où Dalrymple voit les problèmes les plus significatifs. Il critique les pédagogies modernes qui, selon lui, se sont éloignées de la transmission des connaissances fondamentales et des valeurs traditionnelles. Dalrymple est particulièrement critique avec les théories éducatives progressistes qui mettent l'accent sur l'expression et l'estime de soi au détriment des savoirs académiques et de l'éducation morale.

Il soutient que de telles approches n'arrivent pas à doter les étudiants des compétences et de la discipline nécessaires pour

réussir dans la vie : « L'éducation moderne, centrée sur l'estime de soi plutôt que sur la rigueur académique, produit des individus mal préparés à affronter les défis de la vie » (idem). En fait, Dalrymple croit qu'un retour aux valeurs éducatives traditionnelles, accompagné d'une éthique du travail, de respect de l'autorité et de la transmission de l'héritage culturel sont essentiels pour inverser cette tendance mortifère.



Les causes de la délinquance

Dalrymple, ayant travaillé dans des prisons et des quartiers défavorisés, offre un autre regard sur les causes de la criminalité. Il rejette l'idée que cette dernière soit principalement causée par des facteurs économiques. Il soutient que la criminalité résulte bien souvent de déficiences éthiques et culturelles. Dans *The Knife Went in* (2014), examinant les parcours de vie des criminels, il trouve que beaucoup sont issus de milieux marqués par des dysfonctionnement familiaux et sociaux plutôt que par des difficultés économiques. Pour lui, « la criminalité n'est pas simplement une conséquence de la pauvreté, mais souvent le résultat de choix moraux et de contextes culturels ».

défaillants ».

Dalrymple soutient que la vision habituelle des délinquants comme victimes de leurs circonstances ignore le rôle des choix individuels et éthique. Il soutient qu'en se concentrant trop sur les explications socio-économiques, on empêche la société de traiter les problèmes moraux et culturels sous-jacents qui conduisent à la délinquance. Cette constatation l'amène à plaider pour des actions sociales qui mettent l'accent sur la responsabilité personnelle et la réforme morale plutôt que sur une simple intervention économique.

Un thème récurrent dans l'analyse de la criminalité et de la délinquance est ce que Dalrymple appelle la « culture de l'excuse ». Il soutient que la société contemporaine cherche à excuser le comportement délinquant en l'attribuant à des facteurs externes tels que la pauvreté, le manque de chance ou des traumatismes psychologiques. Tout en reconnaissant que de tels facteurs puissent jouer un rôle, Dalrymple insiste sur le fait qu'ils ne déchargent pas les personnes de leur responsabilité.

Dalrymple n'est pas tendre avec le système de justice pénale ainsi qu'avec les services sociaux pour avoir adopté une approche thérapeutique bienveillante plutôt que punitive face à la criminalité. Cette tendance à excuser le comportement criminel conduit à un manque de responsabilité et perpétue un cycle de récidives. A rebours de la pensée dominante, il en appelle au retour d'une justice qui met l'accent sur la punition et la dissuasion, soutenant qu'une telle approche serait plus susceptible de réduire la criminalité et de préserver l'ordre social.

La faillite des élites

Dalrymple est très critique avec les élites intellectuelles et culturelles. Il les accuse d'avoir joué un rôle significatif dans la promotion d'idées et de politique qui ont sapé et affaibli les valeurs traditionnelles et l'ordre social. Il soutient que ces élites vivent de vies isolées, déconnectées de la réalité à laquelle sont confrontées les classes populaires. Cette déconnexion les conduit à endosser des idéologies et des politiques progressistes qui exacerbent les problèmes sociaux au lieu de les atténuer.

Dans *Le Nouveau Syndrome de Vichy : pourquoi les intellectuels européens abdiquent face à la barbarie* (2010), Dalrymple décrypte comment les intellectuels européens, animés par un sentiment de culpabilité et un désir de paraître compatissant, ont embrassé le relativisme culturel et l'anti-occidentalisme. Il soutient que cet état d'esprit affaiblit l'identité culturelle de l'Europe et sa capacité à relever efficacement les défis sociaux.

Les valeurs traditionnelles

La pensée de Dalrymple est fondamentalement conservatrice. Elle met l'accent sur l'importance des valeurs traditionnelles et la méfiance envers les grands projets « sociétaux ». Il croit que des principes tels que l'éthique du travail, l'autodiscipline et le respect de l'autorité sont essentiels pour maintenir une société stable et prospère.

Le conservatisme de Dalrymple se méfie aussi de l'implication étendue de l'État dans la vie des personnes, soutenant que de telles interventions font souvent plus de mal que de bien. Il préconise des solutions plus petites et locales aux problèmes sociaux, mettant l'accent sur le rôle de la communauté et la

responsabilité personnelle plutôt que sur les approches bureaucratiques centralisées.

La pensée de Dalrymple offre une critique profonde et provocatrice de la société moderne. Une chose est certaine on ne sort pas indemne d'un de ses ouvrages.

Paul Sernine

Commander sur le site de l'éditeur :

<https://editions-carmin.com>

Darlymple explique de façon fascinante comment les intellectuels progressistes aiment à nier les vérités encombrantes. Pour le découvrir, *merci de vous connecter ou de [prendre un abonnement](#)*.

« Les mécanismes mentaux utilisés par les intellectuels progressistes pour se cacher la vérité à eux-mêmes et aux autres »

Tout d'abord, il y a le déni pur et simple. L'augmentation de la criminalité, par exemple, a longtemps été considérée comme un simple artefact statistique, avant qu'il devienne impossible de la nier sous le poids des preuves. À l'époque, on nous disait que ce n'était pas tant la criminalité qui augmentait que la volonté ou la possibilité pour les gens de la signaler – par la diffusion du téléphone. Quant à la baisse du niveau scolaire, elle a longtemps été niée par le recours aux statistiques montrant que de plus en plus d'enfants réussissaient les examens. Cette demi-vérité omettait de dire que ces examens avaient été délibérément rendus si faciles qu'il était pratiquement impossible d'y échouer (le concept

d'échec ayant été aboli), sinon en refusant de s'y présenter. Cependant, même le plus progressiste des professeurs d'université ne peut plus nier que ses étudiants ne maîtrisent ni l'orthographe ni la ponctuation.

Deuxièmement, on trouve la comparaison historique tendancieuse avec une lointaine époque. Oui, on l'admet, violence et vulgarité font partie intégrante de la vie britannique moderne, mais cela a toujours été le cas. Lorsque les supporters anglais se sont déchaînés en France pendant la finale de la Coupe d'Europe de football (comportement désormais systématiquement attendu de leur part), même le très conservateur *Daily Telegraph* a publié un article affirmant qu'il n'y avait là rien de nouveau et que l'Angleterre hanovrienne avait été une époque de révoltes et d'ivrognerie – laissant ainsi entendre qu'il n'y avait dès lors pas lieu de s'inquiéter. Pour quelque étrange raison, la persistance ininterrompue, durant des siècles, de comportements antisociaux est censée faire office de réconfort, voire de justification. De la même manière, les intellectuels décrivent le sentiment d'insécurité comme irrationnel (et ceux qui l'expriment comme manquant de connaissances historiques), parce qu'il n'est pas difficile de trouver des époques historiques où la criminalité était pire qu'aujourd'hui. J'ai même vu des gens moquer l'inquiétude causée par l'augmentation du taux d'homicide, au prétexte que, dans l'Angleterre médiévale, ce taux était bien plus élevé qu'actuellement. Ainsi donc, la comparaison historique avec une période remontant à plusieurs siècles est jugée plus pertinente que celle avec une période remontant à trente ans, ou même seulement dix ans – du moins, tant que cette comparaison relativise la gravité de phénomènes sociaux indésirables.

Troisièmement, une fois les faits finalement admis sous la

pression de l'accumulation des preuves, on en nie ou pervertit la signification morale. Vous vous inquiétez que les enfants sortent de l'école aussi dépourvus de connaissances qu'ils y sont entrés ? Enfin, voyons, c'est parce qu'on ne les oblige plus à apprendre par cœur, mais qu'on leur apprend à trouver par eux-mêmes les informations dont ils ont besoin. Leur incapacité à écrire lisiblement ne diminue en rien leur capacité à s'exprimer, bien au contraire. Au moins, ils ont évité l'horreur de l'apprentissage de règles arbitraires. La vulgarité ? C'est la libération des carcans malsains qui déforment le psychisme ; c'est simplement le renouveau vivifiant de la gouaille populaire, et ceux qui s'y opposent sont des rabat-joie élitistes. Quant à la violence, on peut la justifier, quelle qu'elle soit, par la « violence structurelle » de la société capitaliste.

Théodore Dalrymple, *Zone et châtiment*, p. 29-31.